

« JE FAIS UN RÊVE »* DE MARTIN LUTHER KING : DES REPÈRES SÉMANTIQUES POUR LE VIVRE ENSEMBLE

Introduction

Léon-Michel
ILUNGA K., Professeur
à la Faculté des
Lettres et Sciences
Humaines,
Département des
Sciences du langage/
Université de
Lubumbashi,
RD Congo.
lemy.leonmichel@
gmail.com

Prix Nobel de la paix¹ 1964, Martin Luther King n'est plus à présenter. Il occupe dans la littérature une place importante de par son message sur la non-violence et ses différents discours politiques. « Je fais un rêve » est l'un des plus remarquables dont le titre est souvent repris pour illustrer en quelque sorte que le rêve de Luther King peut devenir le rêve de chacun lorsque la situation non satisfaisante que l'on traverse mérite des changements.

La présente contribution entend rappeler que, dans notre société postmoderne qui se cherche, le message de Luther King est toujours porteur d'espoir légitime lorsque les hommes et les femmes, quelle que soit leur origine, coopèrent pour trouver des solutions à leurs problèmes. L'ambition modeste de cette contribution est aussi d'illustrer, grâce aux unités linguistiques, la manière dont le contenu sémantique du discours s'organise pour porter plus haut le message du pasteur américain. Notre hypothèse est que les mots du prédicateur, leur organisation et leur pertinence peuvent fournir des clés de lecture encore utiles de nos jours. Car cette manière de construire des significations et de conceptualiser la réalité constitue, pour tout analyste du discours, un terreau inépuisable d'inspiration et de significations. L'objectif est de montrer que, malgré le temps qui passe, les outils les plus efficaces qui font bouger les lignes, qui influencent l'univers social, qui persuadent,

* Martin LUTHER KING, « *Je fais un rêve* », Washington, le 28 août 1963.

1 Le comité d'attribution des prix le définit comme suit : « Le prix Nobel de la paix récompense "la personnalité ou la communauté ayant le plus ou le mieux contribué au rapprochement des peuples, à la suppression ou à la réduction des armées permanentes, à la réunion et à la propagation des progrès pour la paix" selon les volontés, définies par testament, d'Alfred Nobel. Cela comprend la lutte pour la paix, les droits de l'homme, l'aide humanitaire, la liberté. » Martin Luther KING Jr est récompensé pour sa lutte en faveur des Droits civils aux États-Unis.

sont toujours les mots, le discours². Sans eux, difficile de concevoir l'objectivation de la réalité tant individuelle que collective. Or, c'est là que l'on espère entraîner la majorité des individus à comprendre que le *vivre ensemble* ne constitue pas une utopie malgré le pessimisme de certains comme R. Barbier³, professeur émérite à l'université de Paris 8, mais une aspiration sociale légitime propre à l'espèce humaine.

Pour mener à bien cette réflexion, nous avons choisi d'organiser les arguments autour de trois axes : la problématique sociale et philosophique du vivre ensemble ; les causes du déséquilibre sociopolitique et le rêve de vivre ensemble ici comme ailleurs.

1. Une problématique sociale et philosophique

La discussion autour de la notion du *vivre ensemble* est très ancienne. À chaque époque, les hommes et les femmes se sont levés pour dénoncer les abus, mais surtout pour exiger des êtres humains le désir de bâtir ensemble une communauté harmonieuse. Déjà dans l'antiquité, chez les anciens Grecs, la notion de *pléonexie* était et est encore de nos jours une des sources de dysharmonie dans les rapports entre les personnes, entre les communautés. Elle consiste à toujours accumuler plus de biens et surtout au détriment des autres, sans tenir compte des conséquences éventuelles, et constitue un des pièges à prendre très au sérieux. Cette propension est sans doute nourrie par l'ignorance qu'a l'homme de sa propre finitude, à en croire les philosophes. Mais pour véritablement prendre conscience de cette dimension inhérente à la vie, il est utile pour l'homme de sortir de la conception qui consiste à considérer le monde uniquement sous le prisme scientifique : l'homme n'est pas un objet technique ou fonctionnel comme peuvent l'être certains autres. Il est un être supérieur. Le modèle social que propose le monde actuel, basé sur une liberté obsessionnelle et sans limite de l'individu, piège le *vivre ensemble* dans la mesure où cette recherche effrénée d'accumulation des biens engendre la réification de l'Humanité (via des manipulations scientifiques toujours orientées vers une rentabilité sans fin de tout ce qui existe) et donne un souffle nouveau à la pléonexie qui tend toujours à prospérer.

C'est la problématique que pose Luther King dans son discours du 28 août 1963 au Lincoln Memorial à Washington. Elle se traduit d'abord et avant tout dans sa dimension spirituelle : Luther King est un pasteur, un évangéliste. Sur le plan spirituel, son discours s'inspire d'une sagesse plus ancienne contenue dans les messages bibliques mais aussi, sur le plan sociopolitique, il puise dans les textes constitutionnels

2 Alexandre DORNA, « Les effets langagiers du discours politique », in *Hermès*, n° 16 (2013), pp. 131-146.

3 Robert BARBIER, « Éléments pour une philosophie du vivre ensemble », in *Le Carnet du Centre d'Innovation et de Recherche en Pédagogie de Paris (CIRPP)*, Paris, 2013, pp. 1-18.

et dans des chansons populaires : les structures syntaxiques suivantes peuvent bien l'illustrer.

- (1) *Je fais le rêve que chaque vallée...* (Isaïe 40 : 4-5 : « Que toute vallée soit comblée, toute montagne et toute colline abaissée alors la gloire de Yahvé ») ;
- (2) *Nous ne sommes pas satisfaits tant que le droit et la justice ne jailliront pas comme un torrent intarissable* (Amos 5 : 24 « Mais que le droit coule comme de l'eau, et la justice comme un torrent qui ne tarit pas ».)
- (3) *Enfin libres* (Negro spiritual : Free at Last)
- (4) *Tous les enfants de Dieu pourront chanter...* (chanson My Country, Tis of Tee)
- (5) *Quand les architectes de notre république* (Déclaration d'indépendance)
- (6) *Je fais le rêve qu'un jour* (Proclamation d'émancipation)

Les énoncés (1) et (2) ne constituent pas les seules références à la dimension spirituelle des aspirations du pasteur américain dans ces circonstances. Ils constituent, ensemble avec les syntagmes *les enfants du Bon Dieu* (3 occurrences), le socle d'un ancrage existentiel. Luther King a conscience de sa finitude physique mais demeure lucide sur l'autre dimension qui est, pour lui, la source de toute chose. Au-delà du spirituel, l'être humain est aussi et surtout social dans cet univers où l'économie et la culture ont pris la place de toutes les religions. Luther King en a également conscience : il associe son sort à ceux qui cherchent *la liberté* (3) et *la justice* (4), (5), (6). Le fondement de son discours va au-delà de la simple lutte de pouvoir entre Blancs et Noirs, il pose une problématique essentiellement universelle, opposable à toute l'humanité : « Comment mettre ensemble les pauvres et les alliés des pauvres – riches, moins pauvres, militants, politiques – dans un même combat contre toutes les pauvretés et toutes les injustices ? »⁴.

• Une question philosophique

Sur le plan politique, le discours de M. Luther King fait un constat : il n'y a aucune émancipation des Noirs américains cent ans après les décrets d'émancipation d'Abraham Lincoln signés le 22 septembre 1862 et le 1^{er} janvier 1863. Ce discours, prononcé à l'ombre du monument du libérateur des esclaves, sonne comme un rappel de la promesse politique non tenue : « Mais cent ans ont passé et le Noir n'est pas encore libre ». Comme le souligne bien Alexandre Dorna⁵ et bien avant lui Olivier Reboul⁶ (1980), le discours politique (ici les décrets d'Abraham Lincoln) a entre autres pour mission de structurer l'espace public mais surtout de

4 Le texte de Jean-Marie FAUX, Professeur émérite à l'Institut d'Études théologiques de Bruxelles, est publié dans la revue *En Question*, n°84, 2008, sous le titre « Le Rêve de Martin Luther King ».

5 Alexandre DORNA, « Les effets langagiers du discours politique », in *Hermès*, n°16, 2013.

6 Olivier REBOUL, *Langue et idéologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1980.

réguler les tensions sociales issues du déséquilibre que peut engendrer la répartition inégale des ressources. Celui de Luther King vient souligner la promesse manquée : « *Cent ans* ont passé le Noir n'est pas encore libre. *Cent ans* ont passé et *l'existence* du Noir est toujours tristement entravée par les liens de la *ségrégation*, les chaînes de la *discrimination* ; *cent ans* ont passé et le Noir vit encore sur l'île solitaire de la *pauvreté*, dans un *vaste océan de prospérité matérielle* ; *cent ans* ont passé et le Noir languit toujours dans les marches de la société américaine et se trouve *en exil dans son propre pays* »⁷.

Grâce aux épanalepses anaphoriques (*cent ans* : 4 occurrences) le discours du pasteur américain bâtit sa propre force de persuasion, ce qui lui confère symboliquement son caractère révolutionnaire car il remet en cause l'ordre politique établi, discrédite la parole politique et enfin fait vaciller les fondements idéologiques, politiques et économiques d'une société qui semblait jusque-là sûre de ses choix.

Là sont épinglées les causes profondes du déséquilibre qui emprisonnent, depuis l'antiquité, l'être humain dans la pléonexie dont nous avons parlé plus loin. « Je fais un rêve » vient inscrire en lettres d'or les causes actuelles du *mal être* sociopolitique et économique parce que les syntagmes *injustice sociale*, *ségrégation*, *discrimination*, *pauvreté*, *en exil dans son propre pays*, illustrent bien l'architecture qui empêche le *vivre ensemble*, surtout lorsqu'on considère que les uns sont dans un *vaste océan de prospérité matérielle* tandis que les autres sont reclus dans une espèce d'île de *pauvreté* quasi absolue.

Sur le plan philosophique, le discours de Luther King repose au cœur de l'existence humaine la question inéluctable du bien et du mal⁸, déjà abondamment traitée dans ses différents aspects par les philosophes dont Spinoza, Leibniz, Nietzsche, Habermas, Sartre, Hannah Arendt... Le *vivre ensemble* ne peut se soustraire de cette problématique philosophique même si ses efforts pour trouver l'équilibre entre les individus et les communautés sont remarquables sur le plan pratique. Si l'on touche à cette équation philosophique, on aborde *ipso facto* la notion du bien et du mal qui s'éloigne, se complexifie et rend quasi inaudible la notion de subjectivité individuelle. Il se pose clairement donc la problématique de la spiritualité. Comment définir le mal et comment évaluer le bien ? « Je fais un rêve » est une dénonciation d'une faillite, du mal, et semble en écho avec les préoccupations que soulève judicieusement R. Barbier : l'être humain est un produit biologiquement inachevé et cet inachèvement engendre un manque psychique, spirituel,

7 Nous avons choisi de mettre ces éléments en italique pour des raisons d'analyse.

8 L'on doit retenir que dans l'esprit du discours, la notion du mal épouse la perception de Sartre : le mal c'est l'autre, c'est lui notre enfer : il nous prive de notre liberté, impose l'injustice, la ségrégation comme norme de gestion d'une communauté multiethnique.

d'où sa course effrénée à l'accumulation et au « zapping » comme pour compenser le déséquilibre. Le discours de Luther King préconise de rechercher des réponses au-delà d'une simple rhétorique matérialiste. C'est une invitation à une prise de conscience sérieuse de la similarité, de l'égalité entre individus comme facteur d'équilibre parce qu'ils sont tous *les enfants du bon Dieu*.

L'*implicature*⁹ contenue dans ce syntagme ne peut être bien perçue que lorsqu'on examine sans complaisance les caractéristiques inhérentes à tout être humain. Il est le produit inachevé de la nature, certes. Ses besoins fondamentaux et ses aspirations légitimes sont quasi identiques, son incomplétude et sa finitude aussi. De ce point de vue, le *vivre ensemble* se révèle une aspiration implacable qui s'impose à tous et à chacun comme l'unique moyen de sauver l'Homme, mais surtout de sauver l'humanité. Au-delà de l'expression *les enfants du bon Dieu*, flotte une réalité universelle : l'*amour*¹⁰ ou, pour reprendre le terme en vogue, la *tolérance*. C'est le message que Luther King distille non seulement dans son discours du 28 août 1963, mais aussi dans *La Force d'aimer*¹¹ qui prolonge et consolide ses convictions. Ce message est d'autant plus fort et exige tellement d'efforts qu'il ne semble pas, à première vue, à la portée du premier venu. Accepter que l'autre soit différent, comprendre qu'il puisse vivre différemment, l'aimer pour ce qu'il est, demande une véritable « transformation ontologique réelle de la personne »¹². Et c'est là, sur le plan philosophique, le défi auquel doivent faire face tous ceux qui aspirent au vivre ensemble harmonieux car, comme le dit Luther King lui-même dans sa dernière homélie de Noël 1967 à propos de l'homme : « Nous sommes pris dans un inéluctable réseau de réciprocité, nous sommes tissés dans la même étoffe du destin. Tout ce qui affecte directement quelqu'un affecte indirectement tout le monde. Nous sommes faits pour *vivre ensemble* en raison du caractère interdépendant de la réalité »¹³.

9 Cette notion désigne un sous-entendu pragmatique. Il est générateur d'actions. Lorsqu'on entend un énoncé ayant un contenu sémantique qui enclenche automatiquement un comportement, on est en présence d'une implicature. Pour aller plus loin, on peut se référer à J. Moeschler & A. Reboul, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*.

10 Martin Luther King développe la notion de l'amour au sens de l'amour agapé, celui qui concerne les croyants et les athées. Il est au cœur de l'existence humaine quelles que soient les convictions, l'appartenance religieuse ou philosophique.

11 Le pasteur publie à compte d'auteur en cette année trouble (1963) *La Force d'aimer*. Dès 1964, il est traduit en français chez Casterman à Paris. La même année, le Prix Nobel de la paix lui est attribué. *La Force d'aimer* traite non seulement du problème racial qui gangrène l'Amérique, mais il soulève aussi plusieurs problèmes : la guerre, la bombe atomique, la pauvreté, le sous-développement qui sont entre autres les manifestations du mal, du manque d'amour entre les personnes, les races, les peuples. Bref, les questions soulevées par King continuent d'être d'actualité et se situent au cœur de la problématique du vivre ensemble.

12 Robert BARBIER, « Éléments pour une philosophie du vivre ensemble », in *Le Carnet du CIRPP*, Paris, 2013.

13 Martin LUTHER KING, *La Seule révolution*, Paris, Casterman, 1967, p. 104.

2. L'origine du problème

Le discours de Luther King démarre par un constat : « des millions d'esclaves noirs marqués au feu d'une brûlante *injustice* ». Tout repose sur ce constat implacable : *l'injustice*. C'est une réponse aux ségrégationnistes de tout bord, à tous ceux qui leur ressemblent mais aussi aux gouvernants politiques. C'est une dénonciation de l'absurde, de l'inadmissible. Les réalités que dénonce le discours ne peuvent mieux se comprendre que lorsqu'on examine les idéologies qui les font naître : l'entêtement aveugle, obsessionnel de l'être humain sur le chemin de l'absurde. En ce qui concerne l'Amérique, Luther King dénonce : « Les ségrégationnistes refusent de reconnaître que la science a démontré qu'il y a quatre groupes sanguins et que les quatre groupes se retrouvent à l'intérieur de n'importe quel groupe racial. Ils croient aveuglément à la valeur éternelle d'un mal appelé ségrégation et à la vérité intemporelle d'un mythe appelé suprématie blanche »¹⁴. Et, pour répondre à cet aveuglement, il prédit une révolte dans son discours en ces termes : « Les tourbillons de la révolte continueront d'ébranler les fondations de notre nation jusqu'au jour où naîtra l'aube brillante de la justice ».

Par extension, l'on peut reconnaître dans les propos du pasteur baptiste les mêmes avatars qui sont présents dans la société d'aujourd'hui et qui ruinent en quelque sorte l'espoir et les efforts du vivre ensemble. Les ségrégationnistes d'hier ont muté pour devenir des capitaines d'industries, des financiers, des politiciens, etc. Les pauvres Noirs d'Amérique d'hier se sont transformés, dans ce monde globalisé, en des démunis et des sans voix de partout. Tout donne l'impression que l'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement. Il y a lieu de se poser une question essentielle avec Robert Barbier : « Comment réaliser un collectif humain digne de ce nom susceptible de dépasser un instinct de conservation qui débouche sur l'accaparement des ressources à son profit au détriment des autres ? »¹⁵. En d'autres termes, on peut s'interroger avec Gabrielle Trepanier-Jobin de l'université de Québec à : « Comment mieux vivre ensemble dans un contexte socio-historique marqué par le multiculturalisme, le métissage, l'hybridation et le choc des cultures ? »¹⁶.

Ici se situe le deuxième écueil majeur qui se trouve sur le chemin de la justice, de l'altruisme, de la solidarité et de l'harmonie interpersonnelle tant souhaités par l'idéologie du vivre ensemble. « Je fais un rêve » propose des pistes de solutions que l'on ne peut mieux appréhender que

14 Martin LUTHER KING, 1963, *op. cit.*, p. 58.

15 Robert BARBIER, « Éléments pour une philosophie du vivre ensemble », in *Le Carnet du CIRPP*, 2013.

16 Gabrielle TREPPANIER-JOBIN, Comment mieux vivre ensemble - UQAM er.uqam.ca/nobel/gerse/groupe/pdf/actes_5e_colloque/trepanier.pdf COMMENT MIEUX VIVRE ENSEMBLE ? 2013. Site Internet consulté le 12 mars 2016.

si on lit le discours au second degré. Un des éléments de la sémantique discursive se trouve dans la stratégie énonciative qui consiste à mettre dans le même camp les proformes *Je* et *Nous*. Le locuteur *Je* désigne tout individu occupant la première place dans une instance d'interlocution. Il est celui qui assume le dire en tant que sujet singulier en action. Son individualité est universelle dans la mesure où son instance interlocutive peut être assumée désormais par n'importe qui à partir du moment où il se met en scène. Mieux encore, le *Nous* qui lui est associé dans le discours accentue et couronne cette universalité du *Je*. C'est grâce à ce *Nous* collectif que les prouesses humaines sont possibles. C'est grâce à la somme des efforts de tous les *Je* qu'il est possible de renverser le cours de l'histoire. Envisagé sous cet angle sémantique et métaphorique, le discours du pasteur acquiert un caractère universel. Le vivre ensemble ne peut être qu'une résurgence d'une volonté individuée et commutée dans une aspiration collective.

Dès lors, l'on est en droit de se poser deux questions consécutives : combien de personnes sont prêtes et aptes à engager leur *Je* dans une cause commune comme celle du vivre ensemble ? Le discours théorique suffit-il à transformer les aspirations instinctives, individuelles et égoïstes en une béatitude de solidarité, de tolérance et de partage équitable des ressources ? André Comte-Sponville¹⁷ est catégorique : la société libérale qui s'impose au monde actuel est amoral, pour ne pas dire *immorale*¹⁸ : elle prolonge, via des structures et institutions de plus en plus complexes l'esprit primitif d'accumulation égoïste. Bien que le discours politique, censé réguler harmonieusement le mieux vivre ensemble, se gargarise de belles promesses d'une société démocratique au service de tous, il ne parvient que rarement à créer des conditions de promotion d'une vraie justice sociale, d'une vraie égalité de chance et d'une prospérité équilibrée entre individus. Les hommes politiques eux-mêmes, tout comme le reste des citoyens, sont en quelque sorte prisonniers de l'instinct primitif du parjure. Voici ce qu'en pense Martin Luther King : « Nous proclamons notre attachement à la démocratie, mais nous pratiquons lamentablement l'exact opposé du credo démocratique. Nous parlons de la paix avec passion, et nous préparons assidûment la guerre. Nous faisons des plaidoyers fervents pour la voie haute de la justice, et nous marchons résolument sur la voie basse de l'injustice. Cette dichotomie étrange, ce fossé douloureux entre

17 André COMTE-SPONVILLE, *Le capitalisme est-il moral ?* Paris, Albin Michel, 2004.

18 C'est nous qui rajoutons et mettons en évidence. Car comment ne pas y penser quand l'on entend sur toutes les ondes et on lit dans la presse les ravages du capitalisme libéral. L'absence d'une certaine éthique dans le système économique ruine substantiellement les efforts de toutes les bonnes volontés qui luttent pour l'harmonie socio-économique universelle. Même s'il est possible de penser qu'une certaine éthique est possible, elle est toujours confrontée à l'insoluble notion du bien et du mal, notion qui n'est pas évidente à trancher dans un univers soit laïc, soit religieux, où le curseur de la liberté individuelle n'est pas bien maîtrisé.

ce qui *doit être* et ce qui *est*, représente le côté tragique du pèlerinage terrestre de l'homme »¹⁹.

Ces affirmations qui sont valables pour l'Amérique le sont également pour le reste du monde : l'être humain étant égal par ailleurs. Elles poussent le monde postmoderne à repenser sérieusement sa propre survie. L'idéologie du vivre ensemble sera sans doute le fer de lance d'un changement ontologique dont l'humanité a grandement besoin.

3. Un rêve, *le vivre ensemble* ici comme ailleurs

Le rêve de Martin Luther King en cet été 1963 peut se résumer en un appel tonitruant et solennel à la fraternité, à l'amour et au pardon. Certes, sa philosophie de non-violence l'y contraint en quelque sorte. Mais au-delà de son idéologie, il y a une demande puissante d'un vivre ensemble possible entre bourreaux et victimes, maîtres et anciens esclaves, dominés et dominants. Bref, entre Blancs et Noirs. Le tiers du discours est réservé à un credo anaphorique de « Je fais un rêve que, un jour, », l'amour, la solidarité, la justice sociale et la générosité entre individus feront émergence dans le cœur de l'homme pour un vivre ensemble ou, plus précisément, un être ensemble apaisé.

Les aspirations du pasteur américain arrivent dans une société (le Sud, ségrégationniste, et le Nord, complice) qui ne semble pas prendre la mesure du déséquilibre social. Ce qui est posé comme requête est une aspiration humaine légitime depuis la nuit des temps. L'antiquité grecque (Platon, Aristote,) pose ce problème dans la gestion politique de la chose publique, des citoyens. La quête de Luther King n'est donc pas une problématique nouvelle qui s'impose à l'homme mais elle revêt un caractère particulier : elle est désormais audible sur toute la terre et fait écho à la démarche de Gandhi : nous sommes tous frères²⁰. C'est cela qui change la donne. Dans une société où les textes constitutionnels sont quasi sacrés, il n'est plus possible d'ignorer les aspirations d'une partie de la communauté pourtant consignées dans des textes légaux.

Par ailleurs, lorsqu'on examine ce rêve de nos jours, on rencontre une littérature riche qui aborde la question sous de multiples angles : éducation, politique, multiculturalisme, œcuménisme. Le rêve de Luther King transparaît dans les analyses que fait A. Comte-Sponville²¹ lors de la conférence de Béziers le 26 janvier 2013 intitulée « Amour, Générosité, Solidarité, trois façons (différentes) de vivre ensemble ».

19 Martin LUTHER KING, *La Force d'aimer*, Paris, Casterman, 1964, p. 50.

20 Gandhi Mohandas KARAMCHAND, *Tous les hommes sont frères*, Paris, Gallimard, 1990.

21 Le philosophe français est considéré comme « un chrétien athée ». Il se définit lui-même comme « un athée non dogmatique et fidèle ». Son point de vue nous semble rafraîchir la problématique posée dans le champ de la philosophie depuis des siècles. Il prolonge et rend actuelle mais surtout plus audible encore la question du vivre ensemble.

Ce sont là les maîtres mots qui viennent en soutien aux propos du prix Nobel. La fraternité symbolique que ce dernier évoque, en écho à Gandhi, son maître à penser, ne pourrait trouver meilleur allié : la vie humaine est maussade sans amour, sans générosité, sans solidarité. Mais, nuancions : le philosophe français introduit entre ces différentes composantes, la notion d'intérêt. Le rapporteur de la conférence, D. Mercier, le résume bien : « seul *l'intérêt* est ce qui nous réunit et nous sépare à la fois, comme des convives autour d'une table » affirme André Comte-Sponville. Il faut tout de suite souligner qu'il s'agit d'un intérêt non mercantile nécessairement qui, non régulé, exacerbe les égoïsmes et les cupidités. Le philosophe propose une voix de sortie pratique que Luther King aurait sans doute applaudi des deux mains : « nos rapports sont réglés par l'intérêt, et c'est cette *solidarité* – car telle est son nom – qui permet à la société de progresser : chacun compte sur l'intérêt de l'autre. Le marché fonctionne à l'égoïsme, et c'est pour cette raison qu'il est une machine à créer de la solidarité. Et pour conduire la société en régulant socialement ces égoïsmes dans le sens de la justice sociale, pour organiser la solidarité en faveur de ceux qui en ont le plus besoin, ce n'est pas à la générosité et à la morale que nous faisons appel – l'expérience montre qu'elle est bien faible –, mais à *la politique* : la sécurité sociale, les impôts, les avantages gagnés par les syndicats, ont beaucoup plus à voir avec l'organisation de la solidarité qu'avec l'exercice de la générosité ! »

Posée de cette manière, la problématique du vivre ensemble ouvre davantage le débat sur un modèle universel²² qui pourrait convenir pour tenter de niveler les fossés et aspérités sociaux, lutter contre les conflits et contre toutes les formes d'injustice. Ici comme ailleurs, la notion du vivre ensemble gagnerait du terrain si elle prenait en compte en même temps les intérêts individuels et les intérêts collectifs. Autant il y a des cultures différentes, autant il est nécessaire de concevoir ensemble des outils susceptibles de concilier les différentes visions du monde. Point n'est besoin, dans ce monde globalisé désormais, de prêcher pour une uniformisation culturelle, mais d'inventer des nouveaux mécanismes de protection de chaque individu pour mieux gérer sans doute ses aspirations individuelles et égoïstes.

Martin Luther King pointe du doigt, comme bien avant lui plusieurs philosophes, sociologues, anthropologues, une question bien complexe.

22 Depuis 1948, les Nations Unies font des efforts considérables, même si tout n'est pas encore parfait, pour assurer aux individus et aux communautés une certaine reconnaissance et protection. Depuis l'adoption de la Déclaration des Droits de l'Homme en 1948, la Déclaration Universelle de l'UNESCO sur les Diversités culturelles en 2001 ou la Déclaration des Nations Unies sur les Droits des Peuples Indigènes en 2007, on remarque qu'il existe désormais un projet collectif déjà présenté au *Sommet des Peuples* en 2012 et 2013 par le *Forum mondial des Alternatives aux Mouvements sociaux* sur la Déclaration universelle du Bien commun de l'humanité. Le mérite de l'homme est là : prendre conscience qu'il est possible de construire un meilleur avenir commun, un vivre ensemble équilibré.

Si nous souscrivons avec Gandhi au postulat que tous les hommes sont frères, si chaque individu prend conscience de cet axiome et l'intègre, le monde ne peut que s'ouvrir sur des nouvelles réalités d'une beauté inespérée. C'est pour cette raison que nous adhérons à la pensée de Nelson Mandela selon laquelle « L'éducation est () l'arme la plus puissante pour changer le monde ».

Conclusion

Les quelques éléments examinés dans cette réflexion permettent de conclure que le désir de vivre ensemble chez le prédicateur américain était le but de sa vie et l'idéal pour la majorité des Noirs américains. Par extrapolation, c'est le désir d'instaurer la justice et la paix entre les humains, entre les communautés, qui demeure une aspiration universellement répandue. Toutefois, en regardant autour de nous, en observant attentivement la marche du monde d'aujourd'hui, il y a lieu de se poser la question suivante : mais que reste-t-il du rêve du pasteur américain un demi siècle après ? Deux réponses sont possibles selon que l'on est pessimiste ou optimiste.

Les pessimistes feront remarquer avec dépit, comme Thomas More²³ en 1516 à la cour d'Henri VIII, que les égoïsmes individuels se sont syndiqués de nos jours en égoïsmes financiers, philosophiques, religieux, ethniques, communautaires, Comme le disaient les Latins, « Homo homini lupus est » : il faut donc s'en méfier. À partir de cette conception, la bravoure de la lâcheté consistera alors à inoculer des peurs multiformes, des angoisses et inquiétudes quotidiennement sur les chaînes de radio et de télévision, dans la presse, ce qui a pour conséquence d'occuper l'univers mental des distraits et, inconsciemment, de vampiriser la majorité pour que le mal, même anecdotique, prenne de l'ampleur, grignote et avilisse la conscience collective. Ce qui accentuera encore plus le besoin du repli sur soi.

Certes, face à ces multiples peurs justifiées ou non, l'individu ne peut qu'être sur le qui-vive et refuser toute compromission. Surtout, comme on le sait, il est prompt à saborder son bonheur et à s'attacher à tout ce qui fait ou peut faire son mal être, son malheur et, cela, sans raison objective²⁴.

23 Juriste et conseiller d'HENRI VIII, THOMAS MORE est un fin observateur de la société anglaise et les préoccupations qui le poussent à inventer un pays nommé Utopia sont les mêmes que celles d'aujourd'hui. Il s'interroge comme nous actuellement : « pourquoi celui qui a la certitude de ne manquer jamais de rien cherchait-il à posséder plus qu'il ne faut ? Ce qui rend les animaux en général cupides et rapaces, c'est la crainte des privations à venir. Chez l'homme en particulier, il existe une autre cause d'avarice, l'orgueil, qui le porte à surpasser ses égaux en opulence et à les éblouir par l'étalage d'un riche superflu. » (1997 : 67).

24 PAUL WATZLAWICK résume dans l'introduction de son célèbre *Faites vous-même votre malheur*, 1983,

En ce qui concerne les optimistes, il y a lieu de noter des avancées significatives nées du rêve de Martin Luther King : les Droits civils ont été accordés, la liberté retrouvée même si beaucoup reste encore à faire. Le président Obama n'a pas manqué de souligner qu'il est le produit du rêve de Luther King²⁵. Sur le plan mondial, les structures de plus en plus nombreuses (nous ne saurons les passer toutes en revue ici) s'emparent de l'idéologie du vivre ensemble comme gage de la longévité de l'espèce humaine. Mais pour ce faire, point n'est besoin d'être un optimiste naïf. Il est nécessaire de recourir à l'optimisme de la raison sans le pessimisme du cœur. Car, comme le souligne judicieusement Philippe Gabilliet²⁶, sans optimisme, l'homme de Neandertal ne serait jamais sorti de sa caverne. L'optimisme est un moteur de changement, il donne de l'énergie là où le désespoir creuse sa tombe. Il est présent dans le discours de Luther King et nous invite encore aujourd'hui à inventer des nouvelles manières de vivre ensemble. Mais cela ne pourra advenir rapidement que si nous suivons le conseil de Gandhi : « Soyez le changement que vous voulez voir dans le monde »²⁷. Mais tout cela repose bien entendu sur l'éducation et la formation de la majorité comme l'a souligné judicieusement Nelson Mandela. Et le vivre ensemble mérite bien que chacun s'investisse dans la recherche de l'harmonie, de la solidarité interpersonnelle, interethnique et intercommunautaire. Ce sont des Etats qui peuvent réellement le mieux nous y aider. Enfin, chacun est artisan de la paix entre les hommes et il est appelé à participer à la construction du vivre ensemble même si c'est difficile. Osons-le, comme le fit Martin Luther King car, comme le disait si bien Sénèque « Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas, mais c'est parce que nous n'osons pas qu'elles sont difficiles »²⁸. ■

pp. 9-15, les conclusions auxquelles était arrivé F.D. DOSTOÏEVSKI, rapportées par F. NIETZSCHE : l'homme saborde souvent son propre bonheur : « Que faut-il attendre de l'homme () ? Entassez sur lui toutes les bénédictions, submergez-le de bien-être jusqu'à ce que les bulles viennent crever à la surface de sa prospérité comme à celle d'un étang, accordez-lui une telle réussite économique qu'il ne lui restera plus rien à faire que de dormir et de déguster de délicates friandises en discourant à perte de vue sur la continuité de l'histoire mondiale ; oui, faites tout cela et, par pure gratitude, par pure méchanceté diabolique, il n'en finira pas moins par vous jouer un sale tour de sa façon. Il mettra son propre confort en péril et désirera posément pour lui-même quelque saleté délétère, quelque ordure coûteuse, dans le seul but de pouvoir allier au bon sens solennel qu'il a généreusement reçu en partage un peu de futilité, de l'élément fantasmagorique qui fait partie intégrante de son être composite. Et pourtant, ce sont ces rêves fantasmagoriques, cette dégradante stupidité, qu'il souhaite avant tout retenir ».

25 Promu Prix Nobel de la paix 2009, le président OBAMA, lors du discours de la réception du prix le 10 décembre de la même année a rendu hommage au pasteur en ces termes : « Moi qui me trouve ici en conséquence directe de l'œuvre de Martin Luther King, je suis la preuve vivante de la force morale de la non-violence. Je sais qu'il n'y a rien de faible, rien de passif, rien de naïf, dans le credo et dans la vie de Gandhi et de Martin Luther King ».

26 Philippe GABILLIET, *Éloge de l'optimisme*, Paris, Saint-Simon, 2010.

27 Cité de mémoire.

28 Cité de mémoire de Lucius Annaeus Seneca bien connu sous le nom de Sénèque. Philosophe stoïcien espagnol, il est né en l'an 4 avant Jésus-Christ. Il a été conseiller à la cour de Caligula et de Néron dont il fut d'abord le précepteur.